

Un économiste militant

Arvind
Subramanian
brosse le portrait
de **Paul Krugman**

C'EST L'ÉCONOMIE qui a rendu Paul Krugman célèbre. Il est devenu un expert de renom, à la notoriété incontournable. Mais ce à quoi il aspire, c'est qu'on se souvienne longtemps de lui, un peu comme John Maynard Keynes, qui, en la matière, fait figure d'étalon-or. Keynes a laissé sa marque de trois manières : par la force de ses idées, par son talent de persuasion publique et par son influence historique. Ce dernier privilège est réservé à ceux qui se sont trouvés au bon endroit à un tournant de l'histoire, mais dans les deux autres domaines, au moins, M. Krugman pourrait bien devenir la pre-

mière personne hors du monde littéraire à recevoir à la fois le prix Nobel et le prix Pulitzer, reconnaissances suprêmes pour les penseurs et les journalistes.

La science funeste a produit nombre d'économistes éclectiques. D'autres géants du XX^e siècle, tels que John Hicks, Ken Arrow et Paul Samuelson, ont brillé dans plusieurs domaines. En revanche, la spécialisation semble être de règle en matière d'économie internationale. Ainsi, Bertil Ohlin, Eli Hecksher, Jagdish Bhagwati et Elhanan Helpman ont apporté des contributions majeures à la théorie du commerce international. Quant à la macroéconomie internationale, elle a attiré des penseurs remarquables, voire exceptionnels, parmi lesquels Robert Mundell, Rudi Dornbusch, Michael Mussa, Maurice Obstfeld et Kenneth Rogoff.

Mais Paul Krugman, comme James Meade, est un économiste rare dont les travaux au plus haut niveau recouvrent les deux domaines. Il a lancé l'étude du commerce dans des conditions de rendements croissants et de concurrence imparfaite, avant de ressusciter l'étude de la géographie économique. De même, ses travaux sur les crises monétaires et les taux de change ont eu un large retentissement. En 1991, il s'est vu décerner la médaille John Bates Clark pour sa « contribution notable à la pensée et à la connaissance économiques ». Les personnes bien informées savent que cet honneur, qui n'est accordé qu'une fois tous les deux ans à un économiste de moins de 40 ans, est un peu plus difficile à gagner que le prix Nobel annuel.

Il y a aussi Paul Krugman le communicateur. Après avoir écrit des études théoriques, il s'est attaché à faire passer des idées économiques au grand public (encadré 1). Avec *L'âge des rendements décroissants* et *Peddling Prosperity*, il comble l'écart entre les ouvrages consacrés à « l'économie des hauts et des bas », descriptifs et ennuyeux, et ceux qui traitent de ce qu'il appelle « l'économie d'aéroport », superficiels

Encadré 1

Le sens de la formule

Jagdish Bhagwati se rappelle la première fois que Krugman a travaillé avec lui au MIT pendant l'été comme assistant de recherche : « J'étais en train d'écrire une étude sur les migrations internationales. J'ai donné à Paul les grandes lignes de ma réflexion — quand il est revenu, il avait déjà rédigé tout le texte et il n'y avait même pas une virgule à changer ! Je l'ai donc inscrit comme principal auteur. » Avinash Dixit, de Princeton, estime que, si Krugman n'était pas aussi précieux pour le monde universitaire, « il faudrait le nommer à temps plein pour traduire en anglais les journaux économiques ».

De fait, Krugman est peut-être sans égal parmi les économistes pour la clarté et la précision de sa prose. Commentant l'argumentation changeante de l'administration Bush pour défendre les réductions d'impôts, il les a appelées « une obsession à la recherche d'une justification ». Au début des années 2000, il préconisait de lutter contre la déflation japonaise par une politique énergique d'expansion monétaire, et il appelait la Banque du Japon ultra-orthodoxe à « s'engager de façon crédible à être irresponsable ».

La célèbre remarque de Keynes « À long terme, nous serons tous morts » est souvent citée mais rarement comprise. Voici l'explication de Krugman : « Il voulait dire ceci : les récessions peuvent se résorber d'elles-mêmes. Mais ce n'est pas plus une raison de ne pas appliquer des politiques qui peuvent leur mettre un terme rapidement que la certitude de notre mortalité n'est une raison de cesser de vivre. »

Il a mis en doute la plausibilité de la théorie des cycles économiques réels par cette question : « Si les récessions sont une réaction rationnelle à des chocs temporaires affectant la productivité, la Crise de 1929 n'était-elle vraiment qu'un long congé volontaire ? »



et sensationnalistes. Plus qu'une analyse de l'économie américaine depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, *L'âge des rendements décroissants*, commandé par le *Washington Post*, est aussi une introduction formidablement claire à l'économie internationale. *Peddling Prosperity* est une vision incisive et très personnelle de l'histoire des idées économiques. Les deux livres illustrent aussi métaphoriquement la sentence de Keynes, pour qui ce sont les idées, qu'elles soient justes ou fausses, «qui sont un danger pour le bien comme pour le mal».

Paul Krugman a exercé son talent de persuasion publique avec tant de verve que le *New York Times* lui a offert une chronique, tribune la plus prestigieuse qui soit parmi les grands médias américains. De manière presque fortuite, il devint ainsi un commentateur politique impitoyable. L'un de ses professeurs, Jagdish Bhagwati, déclare : «Nous tous, économistes, avons été agréablement surpris que Krugman devienne le Mike Moore de la profession». Un autre professeur, le prix Nobel Robert Solow, décrit son ancien étudiant comme «du poil à gratter pour l'administration Bush». Pour beaucoup à droite, Krugman est un commentateur partisan qui fait des lamentations perpétuelles son fonds de commerce. Pour d'autres, au contraire, c'est une idole : un analyste brillant et visionnaire, et aussi, ce qui est plus important, un homme de courage qui n'a pas baissé les bras après les

attentats du 11 septembre, alors que ses collègues journalistes oubliaient leur devoir de questionner, d'enquêter et de contredire.

Des idées fortes

Né en 1953, Paul Krugman a grandi dans la banlieue new-yorkaise, obtenu une licence de Yale, puis un doctorat du Massachusetts Institute of Technology (MIT). D'abord attiré par l'histoire, il s'est vite intéressé à l'économie, car, dit-il, si l'histoire permet de savoir «comment» et «quand» se produisent les événements, l'économie permet de comprendre «pourquoi».

En 1978, à la suite d'une conversation avec son professeur Rudi Dornbusch, il décide de travailler sur les rendements croissants, c'est-à-dire l'idée que les coûts unitaires d'une entreprise diminuent à mesure que l'échelle de production s'accroît, et ce fut un moment déterminant de sa carrière. L'étincelle jaillit quelques mois plus tard, à l'aéroport de Boston, lorsqu'il résout le problème mathématique consistant à incorporer les rendements croissants et la concurrence imparfaite dans les modèles des échanges. Pendant l'été 1979, il présente ses travaux au Summer Institute du Bureau national des études économiques des États-Unis. «Ce furent les plus belles 90 minutes de ma vie», dit-il aujourd'hui. Il savait qu'il avait impressionné ses pairs pourtant exigeants.

Krugman estime que cette innovation est sa plus grande réussite. La notion de rendements croissants existe depuis au moins Adam Smith, tout comme son corollaire, à savoir l'idée qu'ils influent sur la concurrence et les échanges internationaux : on sait en particulier que les rendements croissants sont incompatibles avec

l'hypothèse de concurrence parfaite qui sous-tend la théorie classique du commerce. Krugman a été l'un des premiers à intégrer les rendements croissants et la concurrence imparfaite explicitement dans les modèles des échanges (il précise que ces idées ont été développées simultanément mais indépendamment par deux autres économistes, Victor Norman et Kelvin Lancaster). C'était un changement d'approche radical, si radical d'ailleurs que l'une de ses premières études fut rejetée par les principaux journaux professionnels, mais Bhagwati, intervenant tel un *deus ex machina*, la publia dans le *Journal of International Economics* contre l'avis très défavorable de deux autres membres du comité de lecture.

La force des travaux de Krugman venait de ce qu'ils expliquaient un fait simple mais gênant au sujet du commerce international : pendant l'après-guerre, une part importante et croissante des échanges se faisait non entre les pays riches et les pays pauvres, mais entre pays riches, lesquels importaient et exportaient des marchandises similaires telles que des voitures, des machines et des céréales; c'était ce qu'on appelle le phénomène du commerce intrabranche. Des échanges de ce type entre des pays dont les dotations en ressources sont identiques cadrent mal avec la théorie classique du commerce international. Mais la théorie des rendements croissants expliquait que les pays pouvaient se spécialiser dans diverses

variétés de marchandises et ainsi exporter et importer simultanément différentes variétés d'une même marchandise.

S'affranchissant des limites de l'économie positive («ce qui est»), Krugman (avec Helpman, Barbara Spencer et James Brander, entre autres) a développé et étendu la théorie des rendements croissants au plan normatif («ce qui devrait être») pour déboucher sur la théorie de la politique commerciale stratégique. Cela aboutit à des conclusions controversées qui semblaient prôner l'intervention de l'État, d'où l'impression de certains observateurs que la position de Krugman sur le libre-échange trahissait une certaine schizophrénie (encadré 2).

Dans le domaine macroéconomique, Krugman a mis au point le «modèle de première génération» qui attribue les causes des crises monétaires à l'application de politiques intenable par les pouvoirs publics. Empruntant à la fois l'idée et la technique mathématique des études existantes sur la stabilisation des prix des produits de base, il montra de quelle manière et à quel moment un régime de changes fixes succomberait aux attaques spéculatives des investisseurs. Dans sa première version, cette étude n'a pas été entièrement comprise par Rudi Dornbusch, ni d'ailleurs par personne d'autre, puisqu'elle n'est parue que dans un journal de second rang. Krugman incrimine la manière dont elle était composée et pense qu'il aurait dû la rédiger autrement. Pourtant, elle s'est imposée comme une étude révolutionnaire. C'est aussi à Krugman que revient le mérite d'avoir décrit les caracté-

ristiques fondamentales du «modèle de troisième génération» des crises monétaires, qui attribue aux engagements en devises non couverts un grand rôle dans la genèse et la transmission des crises.

L'étude de Krugman sur les zones-objectifs monétaires à la fin des années 80 a été considérée judicieuse et publiée dans le prestigieux *Quarterly Journal of Economics*. Le verdict de l'histoire a cependant été moins généreux, en partie parce que la principale prédiction de l'étude, à savoir que les monnaies se stabilisent lorsqu'elles approchent les extrêmes des zones-objectifs, n'a pas été validée par les faits.

«Sa plus grande contribution est peut-être qu'il a fourni la technique ou le langage pour parler des idées et des problèmes économiques avec rigueur et de façon intelligible.»

De même, les travaux originaux de Krugman sur le commerce et la géographie, qui semblaient prometteurs au départ et ont donné naissance à nombre d'études théoriques (ce sont les plus fréquemment cités), n'ont guère suscité de passion dans le débat public. Là encore, l'idée fondamentale concernant les économies externes — les avantages qu'une entreprise tire des activités d'une autre — avait été décrite par Alfred Marshall, économiste de Cambridge et professeur de Keynes. Mais Krugman a reformulé cette idée et en a tiré certaines implications intéressantes, à savoir que les schémas spatiaux de développement peuvent être arbitraires et que les accidents historiques peuvent avoir des effets durables. Silicon Valley (près de San Francisco) et la route 128 (près de Boston), tous deux centres de technologie, sont des exemples classiques d'agglomération ayant des origines idiosyncratiques.

L'une des ironies concernant Krugman l'économiste est que, bien qu'ayant dit : «L'important est de ne pas faire montre de sa technique», sa plus grande contribution est peut-être qu'il a fourni la technique ou le langage pour parler des idées et des problèmes économiques avec rigueur et de façon intelligible. Cette contribution est immense, car elle a permis à des idées fortes telles que les rendements croissants et les économies externes, qui n'étaient pas nouvelles, de se banaliser. Elle a permis aux modèles de remplacer les métaphores comme base d'analyse. Sans modèles, «il ne nous reste que les devinettes, et ceux qui soumettent leur intuition à la discipline des modèles sont plus fiables que ceux qui improvisent, aussi convaincants soient-ils». Krugman est connu pour être spartiate et simple, voire parfois simpliste dans ses hypothèses, lorsqu'il construit des modèles mathématiques. Mais il manie le rasoir d'Occam (le principe selon lequel toute explication doit être le plus simple possible) avec tant d'adresse qu'il ne serait pas surprenant que le terme «krugmanesque» entre dans le vocabulaire de l'économie pour désigner la norme à laquelle les modèles mathématiques devraient aspirer.

Encadré 2

Adeptes du libre-échange ou du protectionnisme?

Difficile de nier que Krugman donne l'impression d'être partagé en matière de politique commerciale. Ses travaux sur la théorie de la politique commerciale stratégique menaient à des conclusions originales et controversées allant à l'encontre du libre-échange, qu'il a d'abord tenté d'exploiter, concède-t-il aujourd'hui, pour mettre en valeur sa théorie. Dans un article de 1987 intitulé «Le libre-échange est-il dépassé?», il déclarait que le libre-échange avait «irréremédiablement perdu son innocence» et qu'il ne pouvait «jamais être présenté comme une politique dont la théorie économique nous dit que c'est toujours la bonne».

Mais les économistes mêmes dont il faisait si peu de cas (Robert Reich, Lester Thurow et Robert Kuttner) ont prôné activement les politiques interventionnistes légitimées par ses travaux, surtout vis-à-vis du Japon à la fin des années 80, d'une manière qu'il jugeait erronée. La satisfaction de voir ses travaux influencer le débat de politique économique fit place à la colère de voir ses idées récupérées par ces «entrepreneurs de la politique économique» (qu'il a décrits comme «des experts autoproclamés intellectuellement malhonnêtes qui disent aux hommes politiques ce qu'ils veulent entendre»). Krugman a vite changé d'orientation et réuni tous les (très bons) arguments contre sa position antérieure. Il en est sorti *Pop Internationalism*, hommage de Krugman au libre-échange, dû autant à son désir d'entrer dans les «entrepreneurs de la politique économique» que de célébrer la grande idée de David Ricardo. Mais aujourd'hui, tout en désavouant ses positions ouvertement protectionnistes, les chroniques de Krugman ont parfois un ton protectionniste qui déconcerte ses collègues puristes.

Un économiste qu'on écoute

Les travaux théoriques de Krugman, contrairement à ceux de certains autres économistes, ne se sont pas taris après qu'il eut reçu la médaille John Bates Clark, mais ils ont diminué, car, avoue-t-il honnêtement, «vous commencez à vous demander si cela vaut vraiment la peine d'écrire encore une étude, même si elle est publiée dans un bon journal. Vous vous mettez à douter de votre créativité, de votre capacité de trouver des idées vraiment originales, qui feront date.» De plus, sa réputation de communicateur grandissant, peut-être était-il naturel que les travaux académiques passent au second plan.

Ces cinq dernières années, Krugman le chroniqueur a éclipsé Krugman l'économiste. Le jeu en valait-il la chandelle? Krugman a accepté l'offre du *New York Times* vers la fin de 1999, et envisageait alors de poursuivre la vocation qu'il s'était découverte quelques années auparavant et d'expliquer l'économie au grand public. Ainsi, ses premières colonnes étaient consacrées essentiellement à des thèmes standards tels que la nouvelle économie, la mondialisation et les déficits budgétaires.

Mais après les attentats du 11 septembre, et surtout après le début de la guerre en Iraq, Krugman a estimé que son avantage comparatif n'était plus d'être économiste mais commentateur politique. Il était disposé à voir les choses différemment parce que, n'appartenant pas au sérail, il n'était pas contaminé par la pensée unique ou la «contagion de l'imitation mutuelle» (comme dit le poète indien Rabindranath Tagore). En général, une personne introduite a besoin de «sources» pour obtenir des informations, elle se compromet et, partant, elle est moins encline à poser des questions gênantes. Krugman, lui, avait l'avantage d'être loin de Washington et d'avoir un emploi à temps plein qui lui procurait l'indépendance nécessaire pour ne pas être «entravé par la déférence», explique-t-il. Il pouvait aussi faire «l'arithmétique budgétaire» tout seul. À ses yeux donc, l'exigence de mesure et de modération qui fonde l'éthique du journalisme normal, qu'il appelle avec dédain le «journalisme il-a-dit, elle-a-dit», est moins une vertu qu'un handicap intellectuel, un manque de volonté ou une incapacité de traiter l'information de façon indépendante et d'arriver à ses propres conclusions.

En tant que journaliste, Krugman a remporté plusieurs succès : il a révélé des années avant tout le monde que la crise énergétique en Californie avait pour cause réelle des délits d'initiés; il s'en est pris au statut emblématique d'Alan Greenspan lorsque celui-ci a semblé donner sa bénédiction aux réductions d'impôts de l'administration Bush («Et tu, Alan? (Toi aussi, Alan?)» intitulera-t-il une de ses chroniques); et il a étalé au grand jour les faiblesses des politiques et des arguments économiques de ce qu'il appelle les «calculs flous» de l'administration Bush. Sa plus grande satisfaction, dit-il, est que ses opinions, considérées outrancières juste après 2001, sont maintenant généralement admises. Mais il estime avoir payé un prix personnel trop élevé quand ses écrits politiques ont donné lieu à des attaques personnelles et professionnelles contre sa crédibilité.

Krugman le chroniqueur suscite souvent chez ses collègues économistes un «Ah, quand Krugman était Krugman!», où pointent à la fois une certaine nostalgie pour son brillant intellect et des doutes sur son orientation polémique actuelle. Solow dit de la décision de Krugman de devenir chroniqueur à plein temps que c'est un «grand sacrifice» parce que, d'après lui, son ancien étudiant a encore beaucoup à apporter à la pensée économique.

Encadré 3

Sur les marches de la Maison-Blanche

La carrière de Krugman a connu un tournant décisif au lendemain de l'élection de Bill Clinton en 1992. La plupart des observateurs s'attendaient à ce que Krugman soit nommé à la tête du groupe des conseillers économiques du Président (Council of Economic Advisers — CEA). Clinton lui préféra Laura Tyson, alors professeur à l'université de Californie à Berkeley. Krugman fut profondément déçu et vit dans ce choix une vengeance personnelle de Robert Reich, qui dirigeait l'équipe de transition de Clinton, que Krugman avait qualifié en 1983 d'«entrepreneur de la politique économique».

Avec le recul, cependant, Krugman n'est pas mécontent de ce qui s'est passé. «Si j'avais été choisi, dit-il, j'aurais très bien pu être inefficace. Pendant les premières années de l'administration Clinton, la politique économique était dominée non par les économistes, mais par les entrepreneurs de la politique économique. De plus, un Trésor dirigé (quelques années plus tard) par Larry Summers (un poids-lourd) serait devenu le centre du pouvoir, au détriment du CEA.» Krugman pense aussi qu'il aurait été associé aux premiers échecs économiques de Clinton (par exemple la réforme avortée de l'assurance-maladie) et n'aurait peut-être pas duré jusqu'aux réussites ultérieures, en particulier le sauvetage du Mexique après la crise du peso de 1994, qu'il considère comme le plus grand accomplissement de l'équipe économique de Clinton.

Krugman l'économiste a-t-il des regrets? Il aurait aimé effectuer davantage de travaux empiriques sérieux. De même, il aurait souhaité avoir des étudiants vraiment remarquables, comme tribut à ses propres maîtres à penser, dont Bhagwati, Dornbusch, Solow, Bill Nordhaus et James Tobin. À l'université de Princeton, où il enseigne après des années passées au MIT, il dit être un bon citoyen, assurant un programme complet de cours. Mais il ne regrette pas d'avoir manqué un poste à la Maison-Blanche en 1992 (encadré 3) et doute d'être jamais intéressé par un poste de décideur à plein temps à Washington. «Je n'ai tout simplement pas le bon tempérament, je n'ai pas envie de porter un costume tous les jours et, de toute manière, je pense être plus utile à l'extérieur.»

Le credo fondamental de Krugman, comme celui de Keynes, est que les idées sont importantes, très importantes. Le rôle de l'intellectuel public consiste moins à avoir de bonnes idées, ce qui est formidablement difficile, qu'à servir de gendarme pour éliminer les mauvaises idées et empêcher qu'elles ne reviennent. Les mauvaises idées et leurs défenseurs sont bien plus nombreux que leurs homologues bienveillants. Et cette asymétrie est amplifiée par le fait que, comme dit Yeats, «Les meilleurs manquent tout à fait de conviction, les pires, eux, sont animés d'intenses passions». Dans la personne de Paul Krugman, nous avons le meilleur, conjuguant conviction et passion, et rendant un peu moins inégale la lutte entre les bonnes et les mauvaises idées, et entre controverse et acceptation. ■

Arvind Subramanian est Chef de division au Département des études du FMI.